

LES 448665

FABLES DE LA FONTAINE

CONFÉRENCE FAITE A LA MAIRIE DE PASSY

SOUS LA PRÉSIDENTICE DE

M. LÉON DONNAT
Conseiller municipal.

PAR

M. FRÉDÉRIC PASSY
Membre de l'Institut,
Député de la Seine.

Extrait de la REVUE GÉNÉRALE du 4^{or} juillet 1888



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine.

LIBRAIRIE GUILLAUMIN et C^o
14, rue de Richelieu.

1888

LES

FABLES DE LA FONTAINE

Mesdames, Messieurs,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas l'intention d'étudier l'ensemble des fables de La Fontaine, « cette ample comédie à cent actes divers. » C'est de quelques unes seulement, et à un point de vue relativement restreint, que je me propose de vous entretenir.

Je suis comme tous ceux qui ont un sujet d'études et de préoccupations habituelles : j'y rapporte volontiers toutes choses, et je trouve, dans des faits ou des travaux qui en peuvent sembler éloignés, des analogies ou des enseignements que d'autres auraient quelque peine à y soupçonner. Nous avons tous, même ceux d'entre nous qui ont le bonheur d'avoir de bons yeux, nos lunettes particulières. (*Sourires*).

Je regarde les choses, je ne m'en défends pas, avec mes lunettes d'économiste, et je suis un peu comme ce chat d'une fable qui n'est pas de La Fontaine, mais de Florian, lequel, ayant rencontré sur son chemin une lorgnette, trouvait moyen, en regardant alternativement par un bout et par l'autre, de voir à deux pas un lapin sur lequel il voulait étendre la griffe, et dans le lointain un chasseur dont le fusil aurait dû l'inquiéter davantage.

J'espère qu'il ne m'en arrivera pas malheur comme à cet animal, mais le fait est que, grâce à ma façon de regarder je vois dans les fables de La Fontaine, bien

des aperçus, bien des considérations, bien des conclusions économiques que l'on n'a peut-être pas beaucoup l'habitude d'y aller chercher. Vous jugerez si j'ai tort, car c'est sous cet aspect que j'ai l'intention d'étudier notre grand fabuliste.

Mais avant d'aborder cette étude, je me propose, — et ce ne sera pas tout à fait étranger au sujet, — d'indiquer quelques réflexions générales ou préliminaires,

Je ne crois pas bien nécessaire de m'arrêter à réfuter cette réputation trop volontiers faite aux fables de La Fontaine de n'être que de la littérature enfantine. Il est très vrai que quelques fables de La Fontaine sont fort simples : par exemple, l'histoire de la *Cigale* et de la *Fourmi*, celle du *Corbeau* et du *Renard*, celle du *Rat retiré dans son fromage*, sont assez simples, assez claires, assez accessibles à tous les esprits, assez dépourvues d'événements et de complications pour être — comme on le croit généralement — accessibles à l'intelligence des plus jeunes enfants. Mais cela ne veut pas dire que ces fables elles-mêmes soient dépourvues de sens philosophique ou de sens économique.

Si La Fontaine a le don, en parlant plus ou moins par image, « ainsi que la nature », — pour employer une expression de Lamartine, — de se faire aisément comprendre même des plus simples, il a aussi, — et il l'a au plus haut degré! — la variété des tons, la richesse des images, la grâce, la force, l'élan : c'est peut-être le plus complet et le plus incomparable des poètes français. Il nous suffira pour justifier cette opinion, de rappeler à notre mémoire quelques-unes de ses admirables fables, comme la *Mort et le mourant*, le *Vieillard et les Trois jeunes hommes*, l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits* et les remarquables réflexions qu'inspire ce petit incident à notre fabuliste. Rappelez-vous aussi cette fable du *Paysan du Danube*, qui reste un des morceaux d'éloquence les plus achevés que nous connaissions; ou bien, dans un autre cadre plus restreint, ce poème du *Chêne et du Roseau* dont on a dit avec raison que c'est tout un drame. Que

dire de cette histoire des *deux pigeons* qui « *s'aimaient d'amour tendre* », et dont

L'un, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

Que de traits ravissants dans cette fable ! Que de détails charmants dans celle de la *Laitière et du Pot-au-lait* ! Et, dans un autre ordre d'idées, quelles belles choses dans la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*, ou dans celle des *Animaux malades de la peste* !

Je m'arrêterai quelques instants de plus à répondre à une autre accusation qui a été formulée, — pas bien loin d'ici, je crois, — par l'un des hommes les plus illustres de notre temps, par le grand poète que je nommais tout à l'heure, par Lamartine. Lamartine, dans un de ces fascicules qu'il publiait il y a quarante ans, sous le nom du *Civilisateur*, s'est fait l'écho éloquent d'un reproche qu'on a adressé à La Fontaine. Il a prétendu que cet aimable poète était je ne dirai pas immoral, mais — si vous voulez bien me passer ce barbarisme — *amoral* ; c'est-à-dire indifférent en morale. Il l'a accusé d'être sans pitié pour les petits et les faibles, et d'accepter sans répugnance le fait accompli. On a cité comme exemple à l'appui de ce reproche la fable de la *Cigale et de la Fourmi*, celle du *Loup et de l'Agneau*, ou encore les tours que le renard joue successivement au bouc lorsqu'il trouve moyen de s'élever sur son échine et de grimper jusqu'au sommet de ses cornes pour sortir du puits où il le laisse ; ou au loup lorsqu'il lui persuade que le croissant de la lune est un restant de fromage exquis dont il a, lui, mangé l'autre morceau.

Mon Dieu ! il est certain que toutes les fables de La Fontaine n'ont pas de moralité exprimée ; il est certain aussi qu'il y en a quelques-unes dont la moralité apparente peut sembler quelque peu facile et accommodante. Mais il faut, pour juger La Fontaine, se mettre à la place du poète, du fabuliste.

Que fait le fabuliste ? Disserte-t-il ? Fait-il un sermon ? Un cours de morale ? Non ! le fabuliste voit, raconte, expose, et nous laisse le plus souvent, — pas toujours, — le soin de tirer la conclusion.

Le fabuliste nous montre, par exemple, que quand on passe son temps à chanter ou, si vous voulez, à boire ou à dormir au soleil, et qu'on ne songe pas à faire quelques économies pour le temps de l'hiver, c'est-à-dire pour la vieillesse ou pour la maladie, on se trouve dans le dénûment et dans l'embarras lorsque la bise arrive, lorsque les mauvais jours viennent. Il ne nous dit pas qu'il en est bien aise : il constate un fait qu'il est bon que nous soyons à même de remarquer pour en faire notre profit.

J'ajoute que ceux qui voudraient que la fourmi vidât immédiatement son grenier pour secourir la cigale et l'empêcher de sentir le cri de son estomac, ne feraient peut-être pas, au point de vue philanthropique, une œuvre recommandable : en effet, si les cigales, qui sont toujours en nombre suffisant dans les sociétés animales et dans les sociétés humaines, savaient à l'avance qu'elles peuvent compter sur les greniers des fourmis, le nombre des cigales s'accroîtrait probablement dans de telles proportions que toutes les épargnes des fourmis n'y pourraient suffire, ou, pour mieux dire, les fourmis se lasseraient bien vite d'économiser, et l'on étendrait vraisemblablement, d'une façon indéfinie, le règne de l'imprévoyance et par conséquent de la misère.

« L'expérience est dure, a dit Franklin, mais c'est la seule école dont les leçons profitent quelquefois. » S'il est permis et parfois commandé d'adoucir dans une certaine mesure les conséquences de l'imprévoyance, il est peut-être interdit, au nom de la morale comme au nom de l'économie politique, de supprimer ces conséquences, et d'empêcher les faits d'agir par la responsabilité qu'ils font peser sur la tête de ceux qui se sont bien ou mal conduits.

Je ferai les mêmes observations à propos de la fable

du *Loup et de l'Agneau*. Est-il bien sûr que La Fontaine ait pris parti pour le loup ? — Je ne vois rien de semblable dans la fable en question. Je vois simplement que « cette bête, qualifiée de cruelle » par l'auteur, commence par épuiser toutes les arguties du monde pour démontrer à l'agneau qu'il est juste qu'il soit mangé. Qui sait si ce n'est pas là une ironie à l'égard de l'hypocrisie dont s'enveloppait dans ce temps, pour ne rien dire du nôtre, les convoitises et les appétits des puissants de ce monde ? Après quoi, ayant épuisé toutes les formes d'argumentation sans réussir à persuader sa victime, le loup dévore l'agneau « sans autre forme de procès ». C'est encore un fait d'expérience. La force prime le droit, dit-on : oui, au point de vue matériel, et personne ne peut changer cela ; mais cela ne veut pas dire qu'il en soit ainsi au point de vue moral, cela ne veut pas dire que La Fontaine se soit mis du côté du plus fort.

De même quand le fabuliste nous montre ce renard, personnification de la duplicité, trompant tour à tour tel ou tel autre animal. Il n'entend pas nous le proposer pour modèle, bien au contraire, il nous avertit et nous met en défiance, témoin cette conclusion de la fable du *Loup et de la Cigogne* :

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris ;
Attendez-vous à la pareille.

ou cette entrée en matière d'une autre fable :

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui
Qui souvent s'engeigne lui-même

S'il y a dans les fables de La Fontaine quelque chose qui paraisse exprimer la pensée principale en quelque sorte de son esprit et de son cœur, c'est précisément l'horreur de la fourberie, — « de la fourbe », selon son expression, — et l'amour de la sincérité.

De tous les maux qui sont sortis de la boîte de Pandore
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre
C'est la fourbe à mon avis.

A chaque instant, presque à chaque page, nous retrouvons cette horreur de la fourberie, et cet avertissement de ne point nous laisser prendre aux pièges des méchants et des menteurs.

D'ailleurs, à côté de ces fables dans lesquelles La Fontaine peut paraître peut-être d'humeur un peu facile, combien y en a-t-il dans lesquelles on sent vibrer la fibre la plus humaine, la plus démocratique. — Je n'irai pas jusqu'à dire : la fibre républicaine, encore bien que le mot de République se trouve plusieurs fois dans les fables de La Fontaine, mais dans un sens qui n'est pas tout à fait celui d'aujourd'hui, dans le sens de Chose publique. Après tout, c'est bien le fond si ce n'est pas la forme, et la République digne de ce nom n'est pas autre chose.

Est-ce que ce n'est pas La Fontaine qui nous montre partout une âme pitoyable entre toutes pour les petits, les opprimés et les souffrants ? Est-ce que ce n'est pas lui qui a écrit cette belle fable *de la Mort et du Bûcheron*, dans laquelle sont condensées en quelques vers toutes les plaintes de ce Vauban et de ce Bois-Guillaume, qui se sont évertués en vain à mettre sous les yeux de Louis XIV les souffrances des petits de l'époque.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain, quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée
 Qui font d'un malheureux la peinture achevée.

Pour retrouver quelque chose d'aussi énergique que

ce tableau, il faut aller jusqu'à cette admirable apostrophe d'André Chénier s'adressant à la France ;

J'ai vu, dans tes hameaux, la plaintive misère,
 La mendicité blême et la douleur amère.
 Je t'ai vu, dans tes biens, indigent laboureur,
 D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
 Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
 Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
 Découragé de vivre et plein d'un juste effroi
 De mettre au jour des fils malheureux comme toi.

Dans la fable *du Paysan du Danube*, nous retrouvons presque les mêmes paroles que dans ces vers d'André Chénier ; ce paysan dit au Sénat romain :

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes ;
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Remarquez aussi de quelle manière saisissante La Fontaine met en scène l'âne,

« Ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal » et qui, pour le fabuliste, est évidemment la représentation de Jacques Bonhomme, de ce pauvre paysan taillable et corvéable à merci ; la moindre peccadille de l'âne est « jugée un cas pendable. »

Et La Fontaine, qui cependant n'était pas un factieux, — pas plus, d'ailleurs, que Labruyère lorsqu'il traçait sa célèbre peinture des paysans, « ces animaux noirs, livides et tous brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent opiniâtement, et vivant d'eau et de racines ; » — La Fontaine met dans la bouche de l'âne ces paroles étranges :

Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
 Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
 Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?

Sauvez-vous, et me laissez paître,
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

Voilà l'homme ! Le voilà tel qu'il faut le voir quand on sait pénétrer à travers l'écorce, quelquefois différente, de ses fables ; quand on sait, — selon l'expression de l'un de ses prédécesseurs, Rabelais, — « briser l'os médullaire pour arriver jusqu'à la moelle. »

Et alors nous le voyons, ce poète gracieux et aimable, non seulement avoir de temps à autre des cris comme ceux que je viens de vous rappeler, mais critiquer avec une liberté railleuse la plupart des abus que son prédécesseur Rabelais avait mis en scène sous une forme quelquefois plus vive mais plus grossière. Ici c'est ce vers de la fable du *Coche et de la Mouche* :

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu,
Ailleurs, cette réflexion à propos de l'assemblée des rats :

J'ai maint chapitres vus
Qui pour néant se sont ainsi tenus,
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

ou cette jolie satire du *Rat retiré du monde* « que les choses d'ici-bas ne regardent plus » ; et ce trait de la fin :

Qui désignai-je à votre avis
Par ce rat si peu secourable,
Un moine ! Non, mais un Dervis.

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

L'ironie n'est pas bien méchante ; elle porte cependant et plus peut-être que de grosses déclamations. Nous la retrouvons encore dans la fable du *Chat*, de la *Belette* et du *Petit Lapin* un peu plus accentuée cette fois ; vous vous rappelez ce :

..... Saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas,

qui, comme preuve de son expertise, appelle si doucement à lui les deux adversaires :

Mes enfants, approchez,
 Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mis les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ici, ce n'est plus seulement l'hypocrisie du dévot hermite, c'est la rapacité sournoise du juge, le chat-fourré de Rabelais, à laquelle ne craint pas de s'en prendre en la même personne la verve du malicieux bonhomme : et ce n'est pas la seule fois, vous le savez, qu'il a cette audace.

C'est lui qui nous montre ailleurs l'huître pour le juge et les écailles pour les plaideurs ; ou, comme il le fait dire à l'abeille, dans une fable que nous retrouverons tout à l'heure, le magistrat trop habile a « léché l'ours ».

Je pourrais, je vous l'assure, multiplier les citations qui vous montreraient combien est injuste cette réputation qu'on s'est plu à faire à La Fontaine de manquer de sens moral et de n'être, comme l'aimable Horace, qu'un plat et vil courtisan.

Du reste, nous allons retrouver dans quelques-unes des fables que je tiens le plus à signaler, d'autres traits qui ne manquent ni de vigueur ni d'énergie et qui peuvent étonner pour le temps où ces fables ont été écrites.

Un dernier seulement, et le seul que je n'emprunte pas aux fables.

Lorsque Fouquet, — le fameux surintendant dont la magnificence étonna et inquiéta Louis XIV, celui qui eut l'imprudence de donner à son souverain des fêtes royales et de prendre pour devise : « Où ne monterai-je pas ? — *Quo non ascendam ?* — eut été précipité de ces hauteurs de puissance et d'opulence par la

vengeance impitoyable de son maître, tout se tut devant la colère du roi : tous les courtisans de la prospérité de la veille tournèrent le dos au malheur du lendemain et l'infortuné put vérifier combien le poète Ovide, victime de la colère d'Auguste avait eu raison de dire : « Tant que vous serez heureux, vous ne viendrez pas à bout de compter vos amis, mais lorsque la fortune aura changé, vous ne trouverez plus personne autour de vous ».

Deux personnes, cependant, restèrent fidèles à Fouquet : Madame de Sévigné et La Fontaine.

Celui-ci composa même à cette occasion une poésie justement célèbre, l'*Élégie ou Ode aux Nymphes de Vaux*. Dans ce morceau, après avoir montré comment la puissance nous enivre malgré nous, combien il est difficile de résister aux séductions de la fortune favorable et comment du faite le plus élevé on est tout-à-coup précipité au fond des abîmes, il supplie ces Nymphes, — auprès desquelles le surintendant aurait mieux fait de couler en paix ses jours, — de rappeler à Louis, s'il vient se promener sur leurs bords, que la clémence est la plus grande vertu des rois et de lui de donner en exemple la conduite d'Auguste et celle de son aïeul Henri IV. « Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie », dit-il, et il termine par ces vers admirables :

Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Voilà l'homme que, lorsqu'on sait le chercher, on entrevoit à travers les vers de La Fontaine. C'est un personnage dont la vertu sans doute, pour parler comme Molière, n'est point diablesse et dont l'indépendance n'a rien de farouche. On peut dire qu'il avait parfois de l'insouciance et même quelque laisser-aller dans la tenue et dans la conduite ; mais il n'en savait pas moins défendre sa dignité à l'occasion, sans fracas mais non sans esprit, — comme ce jour où invité à dîner

par je ne sais plus quel grand seigneur, qui avait songé qu'il amuserait ses convives par sa conversation, il eut bien soin de ne pas prononcer un seul mot pendant tout le repas. (*Sourires.*)

J'en ai fini avec ces considérations générales, que vous avez pu prendre parfois un peu pour une digression, et j'aborde le côté spécial de cet entretien : La Fontaine économiste ou l'Économie politique dans La Fontaine.

Il n'est pas étonnant qu'un homme ayant les vues et les sentiments que je viens de relever rapidement; se soit préoccupé, à certaines heures au moins, de ce que nous appelons les questions économiques et sociales.

Ces questions là sont de tous les temps : Aristote, Platon s'en sont occupés dans leur temps, quelquefois avec supériorité, d'autres fois hélas ! autrement qu'on ne le voudrait pour leur mémoire. A toutes les époques, des philosophes, des hommes d'Etat, des orateurs les ont abordées. En effet, les questions économiques et sociales, que nous nous en rendions compte ou non, s'imposent à toute heure à notre attention, puisque les intérêts à l'occasion desquels elles se posent forment en quelque sorte la trame même de la vie humaine : dans tous les temps, dans tous les pays, on a travaillé, on a peiné, on a cherché à obtenir un bon résultat de son travail, on a fait du commerce et de l'industrie. Ce que nous appelons les questions économiques ou sociales ne sont autre chose que les rapports des citoyens entre eux.

La Fontaine, sans connaître le mot d'économie politique, qui n'était guère employé encore, ne pouvait manquer de s'en occuper, comme s'en occupaient d'autres hommes célèbres de son temps, et Vauban. l'auteur de la dixme royale et Boisguillebert, que je nommais tout-à-l'heure, et d'autre part Fénelon, qui, dans son *Télémaque*, propose pour modèle l'utopie de Salente, et qui, comme les précédents, encourt la disgrâce du grand roi pour lui avoir trop clairement parlé de ses devoirs et de la misère de ses peuples. Et Bossuet, qui

signale des maux capables d'abîmer entièrement tout l'Etat. Et Massillon, qui n'en dit guère moins et bien d'autres. A l'exception des deux premiers, dont les écrits méritent encore aujourd'hui l'étude la plus attentive, la plupart n'ont guère eu que des lueurs passagères et n'ont guère fait que de l'économie politique de sentiment et parfois de fantaisie, par conséquent. La Fontaine, cela étonnera peut-être, n'a point donné dans ces écarts ; l'imagination chez lui colore et anime le bon sens, elle ne le remplace jamais et, quand il aborde les questions économiques il le fait toujours avec les idées les plus justes, les plus saines et les plus conformes à ce qu'est aujourd'hui l'enseignement, — je dirais « la doctrine » si le mot n'était trop souvent pris en mauvaise part, — des personnes qui se sont le plus particulièrement occupées de ces questions.

Je n'ai pas besoin de rappeler qu'il a recommandé le travail, l'épargne, l'économie, la prévoyance : ce sont, nous le disions tout à l'heure, les premiers et les derniers mots de son livre. Mais il n'est peut-être pas inutile d'ajouter qu'il a glorifié également le capital et le travail et montré quels liens étroits les unissent l'un à l'autre ; qu'il a fait à la fois l'éloge du travail manuel et celui du travail intellectuel, de la main et de la tête, et cela à une époque où le premier était honni et méprisé et où le second ne donnait pas toujours la considération à laquelle il a droit. Tout le monde a présente à la mémoire la fable de la *Poule aux œufs d'or*, et celle des *Membres et de l'Estomac*, dans laquelle, après Ménénus Agrippa, le poète nous montre si bien l'étroite dépendance des fonctions et des organes divers du corps humain et du corps social.

Il avait commencé par nous montrer dans la *Cigale et la Fourmi*, la double personnification de la légèreté de l'insouciance, d'une part, et, au contraire, de l'activité laborieuse et prévoyante de l'autre. Oh ! je sais bien que les naturalistes nous diront que la cigale ne se nourrit ni de mouches ni de vermisseaux, et qu'elle

n'a pas besoin d'avoir de quoi manger pendant l'hiver attendu qu'elle est morte à cette époque; que la fourmi de son côté, n'a pas toutes les vertus que lui prête La Fontaine. Mais au fond il n'importe guère. La Fontaine n'a jamais eu la prétention de faire de l'histoire naturelle : il a pris les animaux, quand il les a mis dans ses fables, comme la croyance vulgaire les représente, et il a accepté la cigale et la fourmi comme des êtres de convention, si vous voulez, mais qui lui permettaient de mettre en jeu les actions qu'il se proposait de placer sous nos yeux.

Nous le retrouverons dans une autre fable, que je vais citer tout-à-l'heure, traitant la question du luxe avec une compétence et une solidité que même mes maîtres en économie politique n'ont peut-être pas eues toujours jusqu'à une époque bien rapprochée. Nous le voyons se prononcer contre l'avarice et contre la prodigalité, ces deux excès, avec la même vigueur, la même énergie et le même bon sens. Nous le voyons encore traiter sous forme d'apologue la question de la propriété comme on la traiterait de nos jours, presque comme Bastiat l'aurait traitée en répondant à Proudhon. Enfin nous le voyons partout mettre en lumière la solidarité des intérêts :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Partout il nous montre, — notamment dans la fable déjà citée des *Membres et l'Estomac*, — cette solidarité des intérêts comme le besoin le plus essentiel de la société humaine. Mais bornons là cette énumération trop générale et voyons de plus près quelques-uns de ces exemples et quelques-unes de ces questions.

Et d'abord le travail et l'intérêt personnel, c'est la responsabilité qui nous pousse au travail.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Vous connaissez la suite :

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent...

Des frélons les réclament, des abeilles les leurs disputent, et comme la guêpe qui doit les juger ne sait comment se prononcer, que lui dit l'une de ces intéressantes ouvrières :

Travaillons, les frelons et nous,
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir.

Le Coche et la Mouche, n'est-ce pas encore la satire de ces faiseurs d'embarras, de ces gens qui

..... font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés ?

Que dire de la fable *de la Mouche et de la Fourmi* ?

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.

O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits,
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal !

Je hante les palais, je m'assieds à ta table ;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a trainé chez soi. —

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ? —

Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez partout, aussi font les profanes.

Sur la tête des rois et sur celle des ânes,
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;

Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.

Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?

Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,

De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux :

Je n'irai par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :

Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera,
Je vous enseignerai par là

Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.

Adieu, je perds le temps : laissez-moi travailler
Ni mon grenier, ni mon armoire,

Ne se remplit à babiller.

Quelle plus belle glorification du travail ! Quelle plus puissante et sanglante satire de la dissipation et de la vanité !

Eh bien ! cette peinture, nous la retrouvons plus énergique encore peut-être et assurément plus hardie pour l'époque, dans la fable du *Marchand*, du *Gentilhomme*, du *Pâtre* et du *Fils du Roi*. Vous vous rappelez cette fable :

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes.

se trouvent réduits à tendre la main pour échapper à leur misère. Ils tiennent conseil sur le parti à prendre, et voici le procès-verbal que nous en donne le fabuliste).

Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? Croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique.
Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école :
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au diner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.

A ces mots le pâtre s'en va
 Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Voilà l'histoire, et voici maintenant la moralité telle
 que la tire le bonhomme :

Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
 Et grâce aux dons de la nature
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Que dites-vous de cette opposition du bon sens et de l'activité utile, et immédiatement utile, du pâtre, avec les plaintes du prince, avec la vanité du noble, et de cette conclusion tout à l'honneur du travail et de la main qui travaille ?

Et est-ce là un hommage exclusif, haineux, utopique ? — Non ; je le disais tout à l'heure, La Fontaine, ailleurs, nous montre que cette main qu'il vient de glorifier, cet instrument nécessaire, « ce plus sûr et plus prompt secours », a cependant besoin de quelque chose d'autre ; il lui faut l'outil qui l'arme, l'intelligence qui le dirige, le capital qui le féconde et sans lequel il demeurerait impuissant.

Et dans cette fable même, La Fontaine suppose, bien qu'il l'omette, un détail qui a son importance : il a bien fallu que le pâtre eut sauvé du naufrage au moins une serpe, pour qu'il ait pu faire des fagots.

Mais où La Fontaine nous montre le mieux cette nécessité de l'intelligence et du capital, c'est dans la fable à laquelle je reviens de nouveau *des Membres et de l'Estomac*. Ne croit-on pas assister à quelqu'une de ces révoltes contemporaines, à quelqu'un de ces soulèvements des mains qui soi-disant font tout contre la tête qui soi-disant ne ferait rien : Chômions ! disent les Membres comme le disent les grévistes mettant en

interdit le vampire du capital auquel ils sont las de
fournir leur substance,

Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.

Cela ne fait pas, assurément, l'affaire de l'estomac,
mais cela ne fait pas mieux la leur et ils ne tardent
pas à être punis de leur erreur :

Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

J'aimerais mieux « comme eux » : ce serait plus
exact. Mais enfin vous voyez que la part de l'un et de
l'autre se trouve faite.

Ailleurs, je l'ai déjà dit, La Fontaine nous montre le
faux calcul de cette avidité qui, en voulant s'enrichir
trop vite, anéantit la source de sa richesse et tue la
poule aux œufs d'or, et il fait cette réflexion que l'on
pourrait, suivant le mot d'Harpagon, faire inscrire à
la porte de la Bourse et de ses succursales :

... Combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !

Ailleurs, c'est à l'avare proprement dit qu'il s'en
prend. Celui-ci ne tue pas la poule, mais il ne la met
pas à même de pondre, et il s'expose à se la voir déro-
ber. Même résultat par d'autres procédés :

Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant d'autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,

Et rendre sa cheveance à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
 Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire ;
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
 C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
 Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —
 Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
 Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet
 Que de le changer de demeure ?
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
 A toute heure, bons dieux, ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place ;
 Elle vous vaudra tout autant.

Ici la morale n'est point à la fin, elle se trouve au commencement dans le premier vers :

L'usage seulement fait la possession.

La même idée est exprimée dans une autre fable :

Si ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.

Ailleurs encore :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.

Qu'est-ce à dire, sinon que le capital — qui est formé par l'accumulation des petites épargnes, qui est comme une eau résultant de l'amoncellement, de l'assemblage d'une infinité de gouttes, qui ont formé

d'abord un ruisseau, puis une rivière, puis un réservoir et enfin un courant, — le capital n'est utile, comme l'eau elle-même, qu'à la condition de circuler, d'arroser les prairies, d'abreuver les hommes ou les animaux, de faire marcher les roues ou les machines? — S'il reste oisif, il n'est pas seulement frivole, il est mort.

D'autre part, La Fontaine nous montre le prodigue ne valant pas mieux que l'avare.

Il nous représente un homme qui a déposé son trésor dans un cabinet entouré de tous côtés par la mer, absolument inaccessible, à ce qu'il croit, aux voleurs.

Il a compté sans un gros singe qui s'introduit par la fenêtre et s'amuse à faire avec ces morceaux de métal des ricochets dans la mer voisine. Et La Fontaine nous dit qu'il serait bien embarrassé de juger entre les deux, aussi fous l'un que l'autre.

Ailleurs il s'écrie :

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t il jamais : c'est assez, jouissons ?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ?— Dès demain. —
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
 Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.
 Un faon de biche passe, et le voilà soudain
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon :
 Tout modeste chasseur en eût été content ;
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx : La Parque et ses ciseaux

Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi ! Rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long du sillon une perdrix marcher ;
 Surcroît chétif aux autres têtes :
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux :
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
 O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
 Il les faut ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
 Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines.
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
 La corde de cette arc ; il faut que l'on l'ait faite
 De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
 En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette
 Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
 Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
 La convoitise perdit l'un,
 L'autre périt par l'avarice.

Je pourrais multiplier les exemples, les preuves de
 cette sagesse qui tient le milieu entre les deux excès,
 qui recommande le travail, l'économie et l'épargne,
 mais qui recommande aussi l'emploi de cette épargne.

Vous savez que La Fontaine a dit de lui-même :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais il ne nous recommande pas d'agir de même, pas plus que le prédicateur disant à ses paroissiens : « Faites ce que je dis et non ce que je fais. » Non ! quand il pense aux autres, quand il parle pour les autres, ce n'est plus ce Jean La Fontaine insouciant : il sait très bien dire qu'il faut travailler pour avoir, mais aussi qu'il faut se servir de ce que l'on a, qu'il faut user de son revenu et ne pas manger son fonds.

Vous dirai-je maintenant un mot de cette question du luxe tant controversée ?

Je sais qu'on a trouvé dans La Fontaine une apologie non déguisée du luxe, mais je sais aussi qu'on peut trouver tout ce qu'on veut dans les écrits ou dans les paroles de n'importe qui, et que ce personnage, habile à faire poursuivre et condamner ceux qu'on lui conseillait de faire poursuivre et condamner, n'était pas le seul à dire qu'avec trois mots de l'écriture d'un homme on pouvait toujours arriver à le faire pendre.

Vous allez voir comment La Fontaine se rapprocherait beaucoup plus de la doctrine de Franklin : Franklin disait un jour à sa fille, pendant la guerre des États-Unis, qu'il ne lui enverrait d'Europe ni plumes ni dentelles, parce qu'il y avait des plumes à la queue des coqs d'Amérique, et qu'elle n'avait, pour avoir de la dentelle, qu'à porter ses manchettes jusqu'à ce qu'elles fussent déchirées. C'était pendant la guerre de l'Indépendance que le sage Américain se montrait si sévère et disait à sa fille qu'au milieu de la misère universelle le bon goût et le goût de son père était qu'elle ne fût point parée. Mais, dans d'autres circonstances, le même Franklin ne désapprouvait pas un certain goût d'élégance et de luxe, qui, en suscitant pour se satisfaire une activité industrielle, peut produire plus qu'il ne consomme et être, en fin de compte, un agent de progrès.

Écoutons maintenant La Fontaine. Voici la fable dans laquelle on a trouvé une prétendue apologie du luxe. C'est la fable de *l'Avantage de la Science*.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot : car pourquoi révéler

Des biens dépourvus de mérite ?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disait-il souvent,

Au savant,

Vous vous croyez considérable ;

Mais dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre,

(Je suppose que cela veut dire sous les toits,)

Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La République a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe

L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez

A messieurs les gens de finance

De méchants livres bien payés.

La voilà l'apologie du luxe, la voilà aussi complète que possible ; oui, mais ceux qui l'ont prise au sérieux se sont arrêtés là. Nous, au contraire, nous n'en restons pas là, car le poète ajoute :

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut ; il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile ;
 Il reçut partout des mépris :
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Voilà la véritable opinion de La Fontaine ! Voilà son jugement sur les biens dépourvus de mérite et sur les fausses théories à l'aide desquelles on cherche à faire passer au premier rang des avantages qui ne sont peut-être pas à dédaigner, mais qu'il faut savoir maintenir à leur véritable place.

Mais je dépasserais — et de beaucoup peut-être — les limites permises à cette causerie, si je m'étendais sur tous les différents sujets plus ou moins économiques ou sociaux que je rencontre dans les diverses fables de La Fontaine. Deux ou trois exemples encore avant de conclure ou de vous laisser conclure.

Il y a aussi dans La Fontaine un sentiment très vif de l'indépendance et de la liberté. Vous savez à quel point le fabuliste était jaloux de sa propre liberté. C'est lui qui, invité à dîner chez je ne sais qui, s'excusait d'y avoir manqué parce qu'il s'était arrêté à suivre le convoi d'une fourmi et à reconduire ensuite jusque chez elle la famille de la défunte. C'est lui qui, voyageant et arrivant à un relais, s'oubliait sous un arbre à lire Tite-Live : « J'ai manqué le dîner, disait-il, mais je revins à temps pour la note. » Avec un tel caractère, il ne pouvait aimer aucune servitude ni pour lui ni pour les autres, et, pour qui sait lire, c'est là le sens de la belle fable du *Loup* et du *Chien* :

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde ;
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,

Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ? rien d'assuré ! point de franche lippée
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ? —
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.

Oui, mais il y a une épine dans cette félicité !

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
 Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de
 [chose. —
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —
 Il importe si bien que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Cette fable me rappelle d'admirables vers d'André Chénier, où il s'agit d'un dialogue entre un chevrier et un pâtre. L'un est possesseur de ses troupeaux : il est libre, il est joyeux et bienveillant, comme le chien de tout à l'heure. L'autre est esclave : il soigne les brebis d'autrui, et lui-même il est la chose d'autrui. Le chevrier cherche à le consoler : il lui prodigue de bonnes paroles, l'engage à supporter son sort, lui offre des chevreaux pour lui. L'autre, à toutes ces bonnes paroles, et même à ces présents, n'a qu'une réponse : « Je suis esclave ! »

Le loup de La Fontaine, c'est l'esclave d'André Chénier, mais l'esclave échappé. C'est cet homme qui sait qu'il n'y a qu'un bien, un bien qui dépasse tous les autres et qu'aucun autre ne peut remplacer : la disposition de soi-même, la liberté, l'indépendance.

Le sentiment que j'indique est affirmé vingt fois dans La Fontaine de la façon la plus vive et parfois aussi la plus originale.

Mais j'arrive à deux fables qui sont précisément celles qui m'ont mis d'abord sur la trace du filon que j'ai cherché à suivre et à exploiter. Je veux parler de la fable du *Chat*, de *la Belette* et du *petit Lapin*, et de celle du *Vieillard* et des *trois jeunes hommes*.

Je pourrais en citer bien d'autres encore : *l'Alouette et ses Petits*, *l'Œil du Maître*, etc..., mais « qui ne sut se borner ne sut jamais écrire », et surtout ne sut jamais parler.

Prenons donc la fable du *Chat*, de *la Belette* et du *petit Lapin*. Nous laisserons de côté *Grippeminaud le bon apôtre*, que nous avons rencontré tout à l'heure, et qui a sa physionomie à part. Écoutez le commencement :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara ; c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée,
 Elle porta chez lui ses pénates, un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour,
 Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
 La belette avait mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,
 Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.
 La dame au nez pointu répondit que la terre
 Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre,
 Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !
 Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Déjà en ce temps-là les propriétaires étaient assez
 maladroits et ne savaient pas se défendre. Cependant
 Jean Lapin essaie de présenter sa défense :

Jean lapin alléqua la coutume et l'usage :
 Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
 Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
 L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
 Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

Il oublie, ce pauvre Jean Lapin, de demander à la
 belette qui a creusé ce terrier : si ce n'est pas, par
 exemple, son aïeul Pierre, son aïeul à lui Jean Lapin,
 qui le premier s'est fait un abri dans la terre en usant
 ses ongles à cette besogne ; si ce n'est pas ensuite
 Simon qui a entretenu cet abri, et si ce n'est pas enfin
 lui-même qui continue, en l'habitant et en l'entrete-
 nant, à en demeurer en possession. Jean Lapin pou-

vaît dire tout cela, et beaucoup d'autres choses encore ; mais, je le répète, les propriétaires sont généralement assez maladroits dans leur défense.

C'est pour cela précisément qu'il est bon de venir à la défense de la propriété en leur montrant que tout ce qui est possédé a pris valeur par le temps et par le travail de l'homme ; que le banquet de la nature n'est pas tel qu'on se le figure ; que l'on y meurt de faim facilement, et que ce n'est que par un travail, qui donne à ceux qui l'exercent droit à ses résultats, que se sont constituées les choses, que s'est établie la valeur des choses.

Quant à l'hérédité, nous la trouvons bien autrement exposée dans la fable du *Vieillard* et des *trois jeunes Hommes*, et exposée avec une fermeté sur laquelle je vous demande la permission de m'arrêter quelques instants.

Un octogénaire plantait.

Passé encore de bâtir, mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :

Assurément il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous ; —

Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également ;
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Quelle poésie ! Quelle magnificence d'images et d'expressions ! Mais, continuons :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vers sur lequel je tâche de concentrer toute votre attention, celui dans lequel toute la démonstration est, à mon avis, en quelque sorte condensée, cristallisée pour ainsi dire, c'est ce vers merveilleux dans sa simplicité :

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Et en effet, je travaille sans savoir si je serai là demain ; sans savoir si des arbres que je plante je pourrai voir pousser les feuilles ou mûrir les fruits ; sans savoir si la maison que j'éleve, je l'habiterai ; sans savoir si de la mine que j'ouvre, je pourrai tirer un seul morceau de charbon ou de minerai ; sans savoir, en un mot, si je recueillerai jamais le moindre fruit de mon travail ; — et vous croyez que dans ces conditions-là, je travaillerais s'il n'y avait une compensation à ce hasard toujours menaçant, à cette mort toujours suspendue sur ma tête, à ce doute qui, à mesure que les années s'avancent, devient presque une certitude ; si je n'avais l'espérance, la probabilité que ces efforts seront utiles sinon pour moi, pour ma personne, tout au moins pour ceux que j'aime, pour la société à laquelle je suis attaché, pour les œuvres de science ou de bienfaisance auxquelles je suis dévoué ; si je n'étais, en quelque sorte par anticipation en possession de l'avenir ! Et voilà, je le répète, ce que La Fontaine a pour ainsi dire condensé dans un seul vers.

Oui, faites disparaître l'avenir, et vous faites tout disparaître, et au moral et au physique. Un exemple

frappant de ce fait, c'est le Canal du Midi, commencé en 1666 par Riquet, dans lequel il engloutit toute sa fortune, que ses fils et ses petits-fils continuèrent, et qui ne commença à donner des produits qu'en 1724, c'est-à-dire seulement après une soixantaine d'années. Est-ce que Riquet aurait entrepris ce canal, est-ce que ses fils et ses petits-fils l'auraient continué, est-ce qu'eux et lui auraient trouvé de l'argent pour le continuer, si l'avenir ne leur eût pas été assuré? — On empruntait sur l'avenir, on vivait sur l'avenir, en même temps qu'on travaillait pour l'avenir.

Encore une fois, voilà ce que le poète a su mettre dans un seul vers, sous la forme la plus admirable!

Un mot encore : j'ai rappelé à plusieurs reprises l'enseignement de bienveillance mutuelle et de solidarité donné par La Fontaine.

Ici c'est l'âne, — cet âne qui ce jour-là joue un si vilain rôle, — c'est l'âne qui refuse au chien de se pencher un peu pour qu'il puisse attraper « son dîner dans le panier au pain » et qui, l'instant d'après, voyant venir le loup, appelle en vain le chien à son secours.

Là c'est le rat qui, épargné par le lion, sauve le lion :

Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?

Dans la fable du *Lièvre et de la Tortue*, c'est une leçon de persévérance et de patience que nous rencontrons.

Partout donc nous trouvons un enseignement sain et véritablement honnête, des vérités économiques et sociales, d'autant plus agréables que sous la plume du fabuliste elles se dépouillent de l'aridité et de la sécheresse que les hommes de doctrine ont tant de peine à ne pas leur donner.

Ces vérités, les enfants les apprennent dans La Fontaine sans d'abord les comprendre; puis un beau jour ils se trouvent amenés par l'application pratique et par l'expérience à en découvrir le sens caché, à en profiter et à en faire profiter ceux qui viennent après eux.

Ce besoin que nous avons les uns des autres, qui est peut-être, — puisque nous parlons économie politique, — la loi fondamentale de l'économie politique, la solidarité, l'échange des services et des produits, l'impossibilité de nous suffire à nous-mêmes et par suite la nécessité de travailler pour les autres et d'être servi par les autres, ce besoin réciproque, un autre poète, Florian, l'a exprimé, d'une façon presque digne de La Fontaine, dans la jolie fable de l'*Aveugle* et du *Paralytique* :

..... A nous deux

Nous possédons le bien à chacun nécessaire,
 J'ai des jambes et vous des yeux ;
 Moi je vais vous porter, vous vous serez mon guide
 Ainsi sans que jamais notre amitié décide
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi ;
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

La société humaine, Messieurs, dans laquelle nous sommes tous hélas ! plus ou moins aveugles, ou plus ou moins paralytiques, tous imparfaits, tous incomplets, a, en échange de cet inconvénient, l'avantage de nous obliger à nous compléter les uns par les autres, et par conséquent à nous rendre solidaires les uns des autres.

Et puisque ce soir ce sont les poètes qui font de l'économie politique, je terminerai par un sonnet, — peut-être connu de beaucoup, — qui me paraît être le meilleur résumé sinon de ce que j'ai dit, du moins de ce que j'aurais voulu dire : c'est *le Songe* de Sully Prudhomme :

Le laboureur m'a, dit en songe : fais ton pain,
 Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème ;
 Le tisserand m'a dit : fais tes habits toi-même
 Et le maçon m'a dit prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
 Dont je traînais partout l'implacable anathème.
 Quand j'implorais du Ciel une pitié suprême,
 Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle,
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés...

Et je compris alors qu'en ce monde où nous sommes
Nul ne se peut vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

